Discours prononcé par M. Roman Polanski
pour l'installation de M. Jean-Jacques Annaud à l'Académie des beaux-arts
le mercredi 28 mars 2012

Mes chers confrères,

Mesdames et Messieurs,

Une requête au préalable : puisqu'il s'agit de l'installation d'un ami que je connais depuis bien longtemps, si solennelle que soit la circonstance, j'aimerais garder le tutoiement que nous employons dans la vie ordinaire. Vous me le pardonnerez, je l'espère. Donc…

Cher Jean-Jacques,

La première fois que j'ai entendu parler de toi, c'était à Los Angeles, pendant l'hiver 1976. Cette année-là, pour l'oscar du meilleur film en langue étrangère, la Côte d'Ivoire présentait une comédie au titre bizarre, *Noirs et Blancs en couleur*, signée d'un certain Jean-Jacques Annaud, inconnu au bataillon. On s'interrogeait : « qui est ce type ? » La rumeur, se fondant sur le pavillon africain, prétendait que tu étais Noir, ce qui n'était pas pour déplaire. Plus tard, tu m'as raconté qu'un de tes producteurs, présent sur place, t'avait demandé de ne pas te montrer à Hollywood. Son intuition était la bonne.

Pour ajouter au mystère, on racontait aussi que le film était sorti en France mais qu'il s'intitulait là-bas *La victoire en chantant*, un titre dont l'ironie échappait forcément à une communauté hollywoodienne peu au fait de nos chants révolutionnaires. On ajoutait que son échec avait été radical. Autant d'informations qui excitaient ma curiosité.

À l'époque, il n'y avait pas de DVD. Pour les oscars, l'Academy of Motion Pictures Arts and Sciences (l'Académie des Arts et Techniques du Cinéma) organisait des projections pour ses membres. Ainsi ai-je découvert ton histoire de minables petits Blancs français qui, en 1915, saisis d'un brusque élan martial, décident de faire la guerre à leurs voisins allemands, mais, bien sûr, par « nègres » interposés. C'était incroyablement drôle. Et audacieux : avec tes boutiquiers prêts à en découdre, pourvu que d'autres meurent à leur place, tes bons pères

catéchisant avec cynisme, tu ridiculisais allègrement les valeurs sacrées. Aujourd'hui pareille insolence te vaudrait sans doute quelques déboires : la comédie serait jugée politiquement incorrecte, je me demande même si elle trouverait un distributeur.
En mars suivant, tu obtenais l'oscar. Convaincu de perdre, tu n'étais pas là. Ton producteur fit un beau discours - est-ce la raison pour laquelle il a gardé la statuette ?
Mais la question : « qui est donc ce type ? » demeurait entière.

Comment aurais-je pu imaginer que trente-cinq ans plus tard tu me demanderais de t'accueillir sous cette auguste coupole, au fauteuil d'un maître de la comédie, l'excellent Gérard Oury ? Comment deviner qu'il me faudrait, et devant un public éminent, répondre enfin à cette fameuse question ?

Après ce flash-back personnel, reprenons par le commencement. Tu es né dans la banlieue parisienne, le 1er octobre 1943. Tu es le fils unique, infiniment choyé d'un père employé aux chemins de fer et d'une mère secrétaire de direction. Jours tranquilles à Draveil, dans le gris de l'après-guerre. Tu es un bel enfant, avec de belles boucles. À ton grand chagrin, on te les coupera pour tes quatre ans. La tignasse argentée que tu arbores est sans doute ta revanche.
Tu lis *La Guerre du feu*, en bande dessinée dans Mickey, tu collectionnes des images. Bientôt tu fais des photos. Certainement pas de tes parents, de sujets plus dignes d'être immortalisés, selon toi, des églises. Dans la foulée, tu entames un « inventaire général des églises peu connues de France ». En toute simplicité !
Grâce à la profession de ton père, la famille voyage beaucoup. Tu ne vas rater aucun musée, aucun château.
Mais il y a aussi le cinéma du dimanche, le Draveil Palace. Et puis, parfois, tu vois les films d'amateur réalisés par un cousin, tu es bluffé. En ce temps-là, il en fallait peu à un enfant de cet âge !
Ta décision est prise, tu feras du cinéma. Tu viens d'avoir 8 ans, tu n'en démordras pas.

Le plus étonnant de l'affaire, c'est que personne ne contrarie cette vocation précoce, extravagante, aux yeux du monde dans lequel tu grandis. Au contraire. Ta mère, le premier émoi passé, se renseigne sur les carrières du cinéma et, audace ? inconscience ? elle prend

rendez-vous avec le directeur de l'Idhec. Naturellement, elle tient à présenter son fils adoré et elle t'emmène avec elle. Le directeur, Rémi Tessonneau, un peu déconcerté, quand même, lorsqu'il constate que l'impétrant est un gamin, a le bon goût de prendre les choses avec le sourire. Mieux, il indique la marche à suivre : bac latin grec, pour la formation technique l'école de Vaugirard (qui est devenue l'école Louis-Lumière), parallèlement licence de lettres à la Sorbonne, enfin l'Idhec.
Le programme sera respecté en tous points. Le petit boursier banlieusard devient grand dévoreur de livres, rat de cinémathèque et bête à concours. Brillant, déterminé, un bon élève, quoi !

La détermination, mes chers confrères, nous en connaissons l'importance. C'est vrai pour tous les arts. Mais, sans vouloir jouer les martyrs, je crois que le cinéma est, en la matière, encore plus exigeant. Qui ne l'a pas pratiqué ignore ce qu'il requiert de ténacité, d'efforts, d'abnégation et de sacrifices. Il y faut de la passion. Quels que soient les obstacles et les refus, on doit continuer, rebondir, ne jamais perdre de vue l'objectif, s'obstiner, s'acharner jusqu'à l'obsession, jusqu'à la monstruosité parfois. Les familles, les amis de ces énergumènes, que nous sommes, en savent quelque chose ! Louée soit donc, cher Jean-Jacques, ta femme Laurence qui te supporte, à tous les sens du terme, depuis plus de trente ans ! Il est vrai qu'elle connaît le métier : script pour *Coup de tête*, ton deuxième film, elle ne t'a plus quitté, ni toi ni tes plateaux. Tu as fait d'elle une conseillère à la mise en scène et la responsable de la continuité – un mot très approprié en l'occurrence.

Mais revenons au jeune homme de 20 ans qui voulait entrer dans la forteresse du cinéma et ne savait pas comment faire. Là, nous devons rendre hommage à une certaine Mademoiselle Nicolas, la secrétaire du directeur de l'Idhec dont je viens de vous parler. Toi et ta mère, lors de votre visite, l'aviez évidemment charmée. Ce charme perdurait : en dernière année à l'Idhec, elle te dégote un travail, la réalisation d'un court-métrage sur les Japonais à Paris. Deux mois plus tard, elle te trouve un remplacement sur un film publicitaire. Tu es assistant, mais tu te débrouilles si bien qu'on t'engage comme réalisateur pour les quinze jours suivants. L'homme qui te recrute est un pionnier du cinéma publicitaire, Jean Mineur, le bonhomme au pic, celui du célèbre Balzac 0001. La publicité va devenir ton autre école.

Nous sommes au début des années 60, la publicité est encore balbutiante, mais bientôt la télévision va s'ouvrir à elle et ce sera la ruée, les moyens illimités, la folie. Toi, dans ce grand bazar, tu fais tes classes. Tu filmes des voitures, des animaux, des bébés… et même des comédiens professionnels. Assez vite, on t'accorde les meilleurs techniciens, les matériels les plus sophistiqués, des tournages lointains : tout cela te servira plus tard. Tu travailles comme un forcené, tu apprends aussi, autre leçon capitale, à dire non quand un projet ne te semble pas palpitant. Tu réalises des comédies de 90 secondes, tu t'essaies au spectaculaire, tu expérimentes. Cinq cents pubs à ton actif ! Et les prix, les récompenses, les lauriers. Tu joues dans la même cour que Hugh Hudson, Alan Parker ou Ridley Scott, tu deviens une star dans ta catégorie. D'autres auraient été grisés, pas toi : tu n'avais pas oublié tes rêves de « grand » cinéma.

Curieusement, ton expérience fondatrice, tu la dois au service militaire. En 1967, ayant épuisé toutes les échappatoires possibles, tu es contraint de partir pour le Cameroun, au titre de la Coopération. Adieu la Cinémathèque, la Sorbonne, les Cahiers du cinéma, adieu les débuts dans la publicité. Ton désespoir est colossal. Tu songes même à une stratégie: te conduire si mal qu'on te renverra à Paris. Une réaction banale de cabochard.

Mais l'Afrique va te captiver. Le jeune diplômé parisien se découvre trop rationnel, façonné par un savoir livresque, prisonnier de conventions et de règles qui le coupent de l'univers de l'instinct, des sensations, oserai-je dire du cœur. Les paysages, les bruits, les couleurs, les parfums, les saveurs, le rire des gens, tout est nouveau, tout t'enchante, hormis certaines mœurs néo-colonialistes qui te révulsent.

Chargé par le gouvernement camerounais de jeter les bases d'une école de cinéma à Yaoundé, tu te lances, tu fais le professeur. Afin d'y chercher des sujets de documentaire susceptibles de convenir à tes élèves, tu parcours le pays. Et là, en chemin, tu découvres le sujet de ton premier long-métrage. Cette comédie bouffonne et tragique est, en effet, tirée d'un épisode réel de la Première guerre mondiale. Quant au personnage du jeune intellectuel conquis par l'Afrique, je soupçonne, Jean-Jacques, qu'il est ton alter ego.

Désormais, tu as un projet, faire *La victoire en chantant*. De retour à Paris et à la publicité, cette aspiration tourne à l'idée fixe, à la monomanie. Tu brilles dans la pub, mais tu ne penses qu'à ton « grand » cinéma. Quelques cinéastes t'ont repéré, François Truffaut, Claude Berri,

Christian Fechner. On te propose des films comiques, un épisode de la série des Charlots, tu refuses : ce n'est pas cela qui t'intéresse.

« Monter un projet », les cinéastes parmi vous auront reconnu une de ces galères qu'ils affrontent film après film, quels que soient leurs états de service et leur notoriété. Pour un débutant, ce peut être une épreuve fatale. Mais toi, tu as tenu le choc. Le reste, l'écriture du scénario, la pré et la post production, le tournage en Côte d'Ivoire, tout nécessitera la même énergie, la même patience. Il aura fallu dix ans pour que ta « Victoire »… sorte sur les écrans. Rien que pour cela, mon cher Jean-Jacques, bravo ! Et chapeau à tous ceux qui ont ramé avec toi, Claude Berri, Costa-Gavras, Jacques Perrin.

Après ton oscar, les propositions américaines affluent, des grosses machines que tu as la sagesse de refuser. Un rien d'arrogance, peut-être ? À la vérité, tu ne te sens pas mûr pour affronter les studios, dont tu redoutes le côté Moloch, prêt à avaler les petits cinéastes étrangers, et tu tiens à faire tes preuves en France. Sur une idée d'Alain Godard, un ami qui sera de presque tous tes films, un « compagnon au long cours » comme tu dis, tu écris *Coup de tête* avec Francis Veber. C'est une comédie narquoise, à l'italienne, sur les passions que déchaîne le football. Et aussi une fable sur la notoriété : on y voit un vaurien que tout le monde déteste devenir le héros de sa ville parce qu'il a marqué un but décisif. Mais le garçon est toujours le même. À nouveau, il y a là quelque chose de ton histoire : voué aux gémonies après l'échec de *La victoire en chantant*, on t'encense après l'oscar. Pourtant tu n'as pas changé. Mieux vaut en rire et poursuivre sa route !

Claude Berri, qu'on appellera le parrain du cinéma français, misait sur toi qui avais envie de changer de genre. Il t'envoya chez le scénariste Gérard Brach, avec lequel il avait fait son premier film, *Le vieil homme et l'enfant*.
Ici, nos chemins vont se croiser.

Gérard et moi étions inséparables, il était mon ami, mon complice, il avait déjà écrit sept de mes films, il y en aura dix au total. Je l'avais connu à mes débuts à Paris, chez un producteur dont il était le factotum. Au sortir d'un divorce houleux, c'était un traîne-misère, un sans logis qui dormait dans les bureaux, sur un « Lafuma-camping ». Les fins de semaine, il s'y laissait

enfermer, ne se nourrissant que de pain arrosé de vinaigre. Pour tromper sa mélancolie, il composait des numéros de téléphone au hasard, parfois il tombait sur une âme sœur et il parlait pendant des heures. Il avait de l'humour, le sens de l'absurde et de l'insolite, un goût prononcé pour les entreprises folles. Tu partageais ce goût : vous étiez faits pour vous entendre !

Claude Berri avait une idée pour vous. Il vous avait donné à lire un livre qui ne vous passionnait ni l'un, ni l'autre. Lors de votre premier rendez-vous, vous avez donc parlé d'autre chose. Avec enthousiasme, vous vous êtes découvert une maîtresse commune, la préhistoire. Illico, décision fut prise : vous alliez vous en occuper ensemble. Mais sans folklore. Pas question de stars vêtues de peaux de bêtes, façon Raquel Welch dans *Un million d'années avant Jésus Christ* !

Enfants, vous aviez tous les deux fantasmé sur *La Guerre du feu*. Voilà ! Vous teniez votre sujet. Mais il y avait une grosse difficulté, le langage : comment nos ancêtres des cavernes allaient-ils s'exprimer ? Tu balayas l'obstacle avec superbe, le langage, on l'inventerait !

Ainsi débuta une collaboration sans nuage et une de ces belles histoires d'amitié qui sont le sel de notre métier. Car tu es un fidèle. La composition de tes équipes, ton attachement à Claude Berri, puis à Jérôme Seydoux, qui a repris le flambeau, le prouvent.

Avec Gérard, tu allais faire encore quatre films, *Le Nom de la rose*, *L'Ours*, *L'Amant*, *Sa Majesté Minor*. Il a dû te parler de moi, comme il me parlait de toi. Tes tenues impeccables, ton art de séduire, ton pouvoir de conviction, tes emplois du temps démentiels, ta façon, à la fois méthodique et boulimique, de te documenter sur ton sujet du moment, tes colères, je savais tout de toi.

Quand nous nous rencontrions, nous parlions métier bien sûr. Et nous nous lamentions sur les tracas financiers que suscitaient nos projets. Toutes nos ambitions artistiques contrariées par des gens qui, forcément, n'y comprenaient rien…

Il faut dire que tu envoyais le bouchon très loin : impossible n'entre pas dans tes catégories. Il te faut des mammouths pour *La Guerre du feu* ? Pas de problème, on déguisera des éléphants. Pas deux ou trois. Dix-huit ! Que tu feras charger dans la tourbe du nord de l'Ecosse. J'imagine le bordel ! L'abbaye dont tu rêves pour *Le Nom de la rose* n'existe pas ? Eh bien, on construira, dans les environs de Rome, un décor fabuleux qui rivalise en importance avec

celui de *Cléopâtre*. Pour les intérieurs, après avoir visité près de trois cents monastères dans toute l'Europe, tu choisis Eberbach, sur les bords du Rhin.
Et tu continues. Pour *L'Ours*, tu as fait des castings de grizzlis et d'oursons aux Etats-Unis, en Allemagne et en Belgique. Engager une douzaine de tigres pour *Deux Frères* n'a pas non plus été une mince affaire : tu as alerté tous les zoos du monde ! *L'Amant* t'emmènera au Vietnam, *Or noir* au Qatar, en Jordanie et en Tunisie. Quand tu te lances dans *Sept ans au Tibet*, qui évoque l'enfance du dalaï lama, il n'est évidemment pas question de tourner sur les lieux. Ce n'est pas grave, tu vas reconstituer Lhassa dans les Andes, à la frontière de l'Argentine et du Chili. De même, tu trouveras en Allemagne, dans une région désolée proche de la frontière polonaise, l'endroit parfait pour y installer le chaos de *Stalingrad*.

Mes chers confrères, dès qu'il y a un défi à relever, Jean-Jacques s'enflamme. Cet attrait s'étend évidemment au domaine technique. Ainsi en 1995, il s'attaque au cinéma en relief. Avec un procédé nouveau, le système Imax 3D, il tourne au Canada *Les Ailes du courage*, qui raconte l'exploit d'Henri Guillaumet, le pilote de l'Aéropostale tombé dans la Cordillère des Andes. C'est le premier film de fiction réalisé avec ce procédé.

Tant de fougue et de panache ont fait de notre confrère un cinéaste de renommée internationale. Certes son port d'attache est la France, mais, pour le cinéma, il s'est fait citoyen du monde, toujours courant la planète, un jour résidant à Los Angeles, un autre à Londres, quand ce n'est pas au Cambodge ou au Kenya. Ajoutez à cela des tournées de promotion qui lui font parcourir l'Europe entière, qui l'envoient aussi bien à Haïti qu'en Russie. Ah ça, tu as bien retenu le conseil de Truffaut, il faut accompagner son film ! Cela t'offre l'occasion d'essayer d'élucider un mystère auquel se heurtent tous les cinéastes : pourquoi un film qui a déplu ici, est-il célébré ailleurs ? Pourquoi un pays est-il conquis alors qu'un autre ne l'est pas ? *A posteriori*, on tente de trouver des explications, mais la chose demeure une énigme.

Jean-Jacques, je ne ferai pas ici la liste de tes prix, trophées, honneurs et autres distinctions, ce serait trop long. Je voudrais pourtant mentionner la plus inattendue de tes décorations, cette glorieuse cicatrice que tu portes à la fesse. Tu es, en effet, une des rares personnes à avoir

survécu à l'attaque d'un ours. Le tien était un kodiak, un animal qui pèse neuf cents kilos et qui, dressé, mesure deux mètres quatre-vingts de haut. Il t'est tombé dessus à la fin du tournage de *L'Ours*. Encore une saute d'humeur de vedette probablement ! Te souvenant fort à propos de ta documentation, tu as fait le mort et tu t'en es tiré avec une blessure en bas du dos. Un ours originaire de l'Utah attaquant un metteur en scène français dans le fin fond du Tyrol oriental, il n'y a qu'à toi que cela pouvait arriver !

« Mais qui est donc ce type ? » À ce stade, nous disposons de quelques réponses. Jean-Jacques Annaud est un globe-trotter, à l'étroit en France, à l'aise au large. Un cinéaste qui a tâté de presque tous les genres mais ne s'est emprisonné dans aucun. Son ambition première ? Echapper au formatage, aux scénarios prévisibles, aux héros sympathiques et inoxydables, à tout ce qu'il appelle l'hygiène globalisée du spectacle. Son aspiration essentielle ? Passer les bornes.

Son œuvre est multiforme, mais on y trouve quelques thèmes récurrents. Pêle-mêle, immersion dans les autres cultures, intérêt pour la communication, qu'elle passe par le langage ou par le geste, réflexion sur l'inné et l'acquis, sur la fraternité à tous les sens du terme. Il est fasciné par l'Histoire avec un grand « H », mais il excelle à la raconter via de petites histoires et des drames intimes. Une idée-force court dans cet ensemble si varié : plaider pour la tolérance. Cet homme, Mesdames et Messieurs, est un idéaliste.

C'est aussi un de ces artistes qui se forgent des univers. « En tout homme », prétendait Nietzsche, « il y a un enfant qui veut jouer. » Mon cher Jean-Jacques, tu es cet enfant joueur. Au fond, je ne te connais qu'un désir : rêver sans entraves ! En cela, tu nous ressembles et ta place est dans cette maison. Bienvenue donc parmi nous.

Nous serons heureux de t'entendre évoquer notre cher Gérard Oury.